

Régine Detambel

## **Le Prince aux pinces d'or**

## **Chapitre I**

### **Sigismond, le poisson-scie**

Au royaume de Homardie régnait le prince Omar Langoustinet et jamais, jamais, de mémoire de crustacés, ne régna prince plus drôle, plus sot et plus ridicule que Omar Langoustinet de Homardie, prince du puissant royaume de Homardie.

A la façon des empereurs terrestres et des paladins de Charlemagne, le prince Omar Langoustinet portait une armure rouge dont il ne se séparait jamais. Lui et tous ses chevaliers marins portaient des heaumes à visières, des casques d'écailles, des panaches de filaments, des cuirasses écarlates et de solides boucliers. Les poulpes jetaient de l'encre bouillante sur leurs adversaires, les buccins sonnaient la charge, les huîtres guerrières catapultaient d'énormes perles sur les armées ennemies et ainsi l'on guerroyait toute l'année, soit contre l'armée de Crevétie, soit contre les troupes du Comte de Cancale ou du Duc de Marennes. C'était selon l'humeur du prince Omar, selon la force du vent et la hauteur des vagues dont on voyait blanchir l'écume au plus fort des batailles. Bref, c'était selon.

Ainsi, le prince Omar de Homardie, comme tous les princes — qu'ils fussent terrestres ou ultramarins — guerroyait-il, signait-il des armistices, déclarait-il des guerres et paraphait-il des traités de paix.

Un jour qu'il se promenait tranquillement, en armure, les pinces croisées dans le dos, aux lèvres une chanson de flibustiers, le prince Omar aperçut, couché sur la litière des écuries royales, enfoui dans le varech qui forme la litière des hippocampes de combat, le prince Omar aperçut, dis-je, un vieux, un très vieux poisson-scie. Il est facile de deviner l'âge d'un poisson-scie. La scie d'un très jeune poisson-scie comporte environ cent dents. La scie

d'un vieillard poisson-scie porte à peine vingt dents. Or, la scie de ce poisson-là comptait vingt-deux dents, et le poisson dormait profondément.

— Chut ! hennirent les hippocampes royaux, voilà le prince Omar. Que vient-il faire là ? Nous repartons en guerre ? Qu'on nous accorde un peu de repos tout de même !

Omar se pencha sur le poisson-scie, l'observa longuement et se releva, fort en colère :

— Qui est ce fâcheux qui se permet de dormir dans mes royales écuries ? Je vais le pincer, le dessouder, le défoncer, le liquider. Je vais l'enguirlander, le gronder, le vilipender. Je lui ferai subir le supplice de la fourchette à huîtres.

Aussitôt Omar secoua le poisson-scie :

— Qui es-tu, vieille poiscaille ? Es-tu au moins gentilhomme ? Hé, toi qui fais un somme, qui es-tu ?

Mais le poisson-scie ronflait, faisait des bulles et ne cilla même pas.

Alors Omar entendit le chœur des algues et le chœur des coraux qui bavardaient entre eux et qui se répondaient.

Le chœur des coraux disait :

— Savez-vous, mesdemoiselles, que cet énergumène, ce poisson-scie tout endormi, c'est Sigismond, le papa véritable du grand requin blanc, de l'effrayant, du terrifiant, de l'abracadabrant grand requin blanc ?

— Comment ? demanda le chœur des algues. C'est le papa du grand merlan ?

Le chœur des coraux s'énerva :

— Nenni, belles sourdes, ce poisson-là n'est ni le papa du merlan, ni le papa du flétan, ni celui du hareng. Sigismond, ce poisson-ci, c'est le papa du grand requin blanc, terreur des océans.

— Du grand requin blanc ! s'écrièrent les algues.

— Par Neptune, vous avez bien entendu ! confirma le chœur des coraux.

Quand il sut à qui il avait affaire, et quel illustre poisson-  
scie couchait là, à même le sol de ses écuries, le prince Omar se  
radoucit. Il ôta du dos d'un hippocampe une belle couverture  
d'algues tressées et en couvrit amicalement le vieux poisson.

— Sigismond, chuchota Omar à l'ouïe du poisson,  
Sigismond, tu vas avoir froid. Pourquoi restes-tu là, couché, tout  
baba ? Oh, mais tu as bu, beaucoup beaucoup bu ! s'écria Omar.

En effet, il y avait, tout près de Sigismond, une amphore  
vide qui avait sans doute contenu les vins et les liqueurs que l'on  
fabrique sur terre et qui sombrent dans les mers à chaque  
naufage. A moins qu'elle n'eut contenu ce nectar enivrant que  
distillent les mérours des côtes africaines.

— Viens, je t'emmène dans mon château. Je te donnerai  
une purge et puis des grains d'ellébore marine. Sigismond, il te faut  
un manteau et une longue écharpe d'algues tricotées au point  
mousse. Sigismond, il te faut un lit chaud, sur un grand tapis de  
coraux.

— Ha ! Ha ! rit le choeur des algues. Faut-il que tu aies  
peur du grand requin blanc. D'habitude, l'hospitalité n'est pas ton  
fort !

— Ho ! Ho ! rit le choeur des coraux. Un grand tapis et  
un lit chaud pour cet énergumène sans-gêne. Faut-il que Omar de  
Homardie ait bien peur du grand requin blanc !

Et les algues ondulaient en riant. Et les coraux rougissaient  
de fou rire.

## **Chapitre 2**

### **Alban, le grand requin blanc**

Soudain, une immense vague déferla. Les buccins embouchèrent leurs trompettes d'argent. Tous les chevaliers, tous les écuyers, tous les paladins et puis les valets, les servantes et les palefreniers abandonnèrent leur ouvrage et grimpèrent sur les remparts du château de Homardie. Et, de là-haut, ils virent s'avancer toute une forêt de squales, armés de dents fortes comme des lances, et qui portaient des pavillons blancs à rouges franges, aux couleurs de leur chef Alban.

Dans le château de Homardie, plus d'un vaillant chevalier trembla. Les pinces de Omar claquaient de peur, les genouillères de son armure écarlate s'entrechoquaient. Et pour ne pas voir l'affreux spectacle de ces centaines de squales encerclant la ville, le pauvre Omar Langoustinet rabattit la visière de son heaume et s'enferma dans son aquarium privé.

Un héraut s'approcha des portes de la ville :

— Oyez, braves gens de Homardie, oyez ! déclama le squal. Notre empereur, Alban Ier vous rend visite. Il demande à être reçu ici, en votre ville de Homardie, car un épaulard que nous croisâmes hier l'avertit que son père, Sigismond, recueilli par le Sire de la ville, était là, bien traité, nourri et abreuvé comme un pape. Oyez, braves gens de Homardie. Nous venons en amis. Notre empereur Alban Ier voudrait remercier le prince Omar Langoustinet de l'accueil altier qu'il fit à son père.

Les hippocampes des chevaliers homardiens raclaient le sol de la pointe de leurs sabots. Sur les remparts de Homardie, les poulpes faisaient bouillir l'huile et les huîtres guerrières faisaient provision de perles pour leurs catapultes.

Pendant ce temps, Omar, réfugié dans le secret de son palais, songeait qu'il était un pleutre et un couard, que jamais, de

mémoire de crustacé, il n'y avait eu plus dangereux lâche que lui, Omar, et que cela ne pouvait pas durer. Alors, courageusement, Omar sortit de ses appartements, précédé de Sigismond.

Quand ils parurent sur les remparts, ce ne fut qu'une ovation. Les squales battaient l'eau à tout rompre. Ils hurlaient des hourras en l'honneur de Sigismond retrouvé, en l'honneur de Omar l'hospitalier. Alors, voyant que tout danger était écarté, que les squales ne souhaitaient, en aucune manière, envahir la Homardie, les chevaliers remirent leurs hippocampes à l'écurie et s'en furent boire, la nuit entière, de la liqueur d'aigue-marine.

L'orgueilleux, le fier, le terrible Alban, s'approcha du prince Omar :

— Je te salue Omar.

— Je suis Alban, fils de Sigismond. Merci Omar, merci mille fois d'avoir pris soin de mon papa.

Omar Langoustinet se redressa dans son armure.

— C'était tout naturel. Ce pauvre vieux poisson avait froid, ses écailles étaient toutes bleues et toutes gelées. Il dormait dans mes écuries, et à chaque instant les sabots ferrés de mes hippocampes auraient pu le broyer.

— Il est heureux en effet que cela ne se soit pas produit, rétorqua le requin blanc avec une mauvaise grimace.

— Par Poséidon, dit le chœur des algues, comme ce requin est belliqueux.

— Par la conque et le trident, renchérit le chœur des coraux, comme notre prince est bête et peureux.

Alban posa sa musculeuse nageoire sur l'épaule du prince Omar :

— Pour te remercier, Omar, d'avoir pris soin de mon père Sigismond, je vais te faire un cadeau, j'exaucerai les trois voeux que tu formuleras. Réfléchis bien Omar. Les trois voeux que tu veux, tout ce que tu désires.

— Tu veux quoi ? Dis, tu veux quoi ? Dis-le, dis-le, prince Omar, supplia le choeur des algues.

— C'est pas facile, avoua le prince Omar. Jamais encore on ne m'avait demandé de faire trois voeux, ni même un seul.

— Dis-le, Omar. Tu nous horripiles, ce n'est pas si difficile de vouloir quelque chose. Quoi tu veux ? Quoi tu veux ? disait le choeur des coraux, tout émoustillé. Dis-le, prince Omar !

— Le roi dit : « Nous voulons », ricanèrent les algues.

— Je veux...

— Le roi ne sait pas ce qu'il veut, fit le choeur des coraux.

— Je veux z'un...

— Tu veux quoi ?

— Je voudrais z'une...

— Hé bien, voilà, dit le prince Omar, s'adressant respectueusement au grand Alban. Je voudrais une poêle neuve pour faire frire les goujons qui me désobéissent.

Alban éclata de rire :

— Tes ambitions courent au ras des flots. Tu ne vois rien de plus luxueux, de plus digne d'un prince, qu'une poêle à frire. Mais tiens, j'exauce ton premier voeu. Prends cette poêle à frire.

Les paladins homardiens et les squales d'Alban se frappaient le ventre tant ils riaient, et toute la mer résonnait du bruit de leurs armures martelées.

— Une poêle à frire, quand on peut demander tous les trésors du monde ! Il n'y a pas plus sot, plus stupide et plus ignorant que cet Homardien écarlate, disaient les squales.

— Holà, du calme, dit Alban. Du calme dans les rangs. Quel est ton deuxième voeu, Omar ?

De nouveau, des fous rires éclatèrent et des moqueries fusèrent chez les squales et chez les paladins, chez les palefreniers et chez les cuisiniers. Les jardiniers riaient. Les épiciers pleuraient de rire. Tout le royaume de Homardie était plongé dans un merveilleux fou rire qui faisait des vaguelettes à la surface des eaux.

— Une voiture, dit Alban. Sombre crétin ! Il n'y a pas de route au fond des mers. Qu'en feras-tu ? Et depuis quand, stupide

créature, les homards savent-ils conduire ? Pressons, dis-moi ton troisième voeu.

— Mon troisième voeu est très simple, dit malicieusement le prince Omar Langoustinet. Je voudrais avoir encore le droit de faire trois voeux !

— Ah ! Fourbe ! s'exclama Alban. Tu m'as bien eu !  
Et de rire, les chevaliers et les squales.

Enfin, le prince Omar eut une idée.

— Oh, je sais ce que je voudrais. Je voudrais que tout soit doré !

— Tu as tort, tout ce qui brille n'est pas d'or ! remarqua le choeur des algues.

— Oui, répéta le prince Omar, je veux que tout soit doré. Je veux de l'or, l'île au trésor, un dé en or, des pépites, la toison d'or, la médaille d'or, un pont d'or.

— Meunier tu dors, Prince Omar, prince Omar, tu as tort, chanta le choeur des algues.

— Ne demande pas d'or, pas d'or, reprit le choeur des coraux.

Alban se frotta les nageoires en ricanant :

— Puisque tu veux de l'or, prince Omar, tu vas être servi. Voilà ton dernier voeu exaucé. Partout où ta pince se posera, c'est de l'or qui en jaillira. Tu seras le prince aux pinces d'or.

— C'est tout à fait merveilleux, s'exclama le prince Omar.

— Ridicule ! pleurèrent les algues et les coraux.

— Splendide, rit Omar.

— Catastrophe, s'écrièrent les algues.

— Quel bonheur, dit Omar.

— Grand malheur, sifflèrent les coraux.



## **Chapitre 3**

### **Les pinces d'or**

Désormais, Omar Langoustinet, prince de Homardie, possédait des pinces d'or et le terrible pouvoir de changer en or tout ce qu'il toucherait.

Le lendemain matin, alors qu'il se promenait près des parcs à huîtres, Omar Langoustinet caressa la tête d'un bébé huître et celui-ci aussitôt se durcit, se pétrifia, se referma, devint métallique et jaune d'or, enfin se changea en une immobile huître d'or.

— Huître d'or ! Huître d'or ! Qu'as-tu fait, prince aux pinces d'or ! se lamenta le choeur des algues.

— Chouette, dit le prince Omar, me voilà sacrément riche. Et il continua sa promenade. Des poissons qui passaient et qui, malencontreusement, frôlaient ses pinces s'alourdirent et coulèrent, eux aussi changés en statues d'or. Et bientôt toute la campagne marine qui s'étendait jadis autour du château de Homardie ne fut plus qu'une longue plaine froide, métallique, d'un jaune d'or éblouissant. Au bout d'une semaine, il n'y avait plus personne au palais. Personne qui fut encore rose ou vert clair ou encore rouge pâle. Il n'y avait plus que des statues jaunes dans un grand désert jaune.

Le ministre des finances, un gigantesque calmar, naguère si bavard, était statufié dans un couloir du palais. Il avait imprudemment serré la pince du prince Omar pour le saluer. Argonaute, le géographe de Homardie, et des milliers de praires, de seiches et de tritons formaient, dans la salle à manger du palais, comme une galerie de statues.

Seuls les coraux et les algues, si nombreux que les pinces d'or du prince Omar n'avaient pu tous les atteindre, continuaient à chanter des chansons moqueuses :

— Comment te nourriras-tu, Omar ? Tu mangeras de l'or ?

Oui, le prince Omar avait terriblement faim. Il était totalement affamé. Dès qu'il attrapait une feuille de salade de mer, celle-ci durcissait et jaunissait. Elle devenait une merveilleuse feuille d'or, immangeable, inutile et rutilante.

Omar se lamentait dans son palais désert :

— Quand je pose la pince sur une anémone, elle devient jaune et dorée. Mais qu'est-ce qu'elle a, mon anémone ?

— Anémone d'or, anémone d'or, tu ne pourras pas la manger, riait le chœur des coraux.

— Quand je saisis une étoile de mer, elle devient jaune et dorée comme une étoile de shérif. Mais qu'est-ce qu'elle a cette étoile ? Elle n'aime donc plus la mer et préfère le Far West ?

— Étoile d'or, étoile d'or, tu ne joueras plus jamais au cow-boy avec tes paladins, ricanait le chœur des algues.

— Quand j'embrasse les bébés huîtres, ils deviennent jaunes et dorés. Mais qu'est-ce qu'ils ont les bébés huîtres ? Ont-ils la jaunisse ?

Et le chœur des algues et le chœur des coraux chantaient nuit et jour au prince solitaire :

— Qu'as-tu fait, prince Omar ? Plus de parfum aux anémones, plus d'étoiles de mer pour jouer aux cow-boys et aux quatre coins, plus de salade à la vinaigrette, les bébés huîtres sont des statuettes d'or, ton palais est froid comme l'or. Qu'as-tu fait, prince aux pinces d'or ?

— Les bébés huîtres, les anémones, les étoiles de mer, les salades, qu'ai-je fait ? Quel gâchis ! Mes bébés huîtres ne me parlent plus, ils se tiennent tout droits, leurs cheveux sont en or, qu'ai-je fait ?

Et Omar de crier :

— Alban, reviens ! Grand requin blanc, j'ai eu tort de me moquer de toi. Je suis tout seul. J'ai faim. Qu'on ne me parle plus jamais d'or. Alban, au secours.

Et le chœur des coraux répéta :

— Alban, viens à notre secours. Nous avons le plus sot des princes qui règnent ici, dans les royaumes sous-marins. Le plus sot et le plus têtu. Qui lui donnera un peu de sagesse ?

## Chapitre 4

### La baleine et le lamantin

Alban le grand requin blanc croisait justement dans les parages du royaume de Homardie. D'un coup de nageoire, il fut au château :

— Hé bien, que se passe-t-il ici ? Pourquoi tous ces cris. Vous, n'avancez pas, oui vous, le prince aux pincés d'or, ne me touchez pas, restez à distance ou je vous fais harponner par mes écuyers.

— Alban, je vous en conjure, pleura Omar, débarrassez-moi de votre cadeau empoisonné, je déteste l'or et la couleur jaune me fait horreur.

— Tu es si stupide que je ne te refuserai pas ce service, dit Alban en redressant sa haute taille. Pour perdre le don dont je t'ai fait cadeau, pour perdre ce don-là, plonge-toi dans l'embouchure du fleuve Pactole. Quand tu te seras baigné longuement dans le fleuve Pactole, alors tout redeviendra comme avant, tes anémones, tes salades et tes bébés huîtres. Maintenant, adieu. Et que je ne te revoie plus !

— Plouf ! Plouf ! dit le chœur des algues. C'est Omar qui s'y colle, il nagera dans le Pactole.

— Maman, le prince Omar qui va sur l'eau a une cervelle d'oiseau, repartit le chœur des coraux.

Hélas, il était sans doute écrit que les malheurs du Prince Omar de Homardie n'en finiraient pas de sitôt. Qu'on en juge. Alors qu'il se baignait dans le fleuve Pactole, Omar assista à un concours de musique entre un lamantin qui jouait de la lyre et une baleine bleue qui jouait du pipeau.

— Hé, Omar de Homardie, toi qui te baigne là, voudrais-tu nous dire qui est le meilleur de nous deux, ma lyre ou son pipeau ?

— Hé, Omar de Homardie, toi qui te baignes là, voudrais-tu nous dire qui est le meilleur de nous deux, mon pipeau ou sa lyre ?

Le prince Omar rougit de fierté :

— Mes chers amis, vous ne pouviez pas mieux tomber. Moi qui me baigne là, je connais la musique, mes antennes sont plus fines qu'une algue verte.

De fait, le lamantin avait, comme chacun sait, une voix de sirène et chantait merveilleusement en s'accompagnant de sa lyre. Et n'importe qui dans la vaste mer aurait déclaré bien haut que la lyre du lamantin jouait mille et même dix mille fois mieux que le pipeau de la baleine bleue. Mais le prince Omar de Homardie, encore une fois, commit une bévue. Il s'écria :

— J'aime le pipeau de la baleine bleue, quel plaisir que cette musique profonde. Je suis pour la baleine bleue, je vote pour la baleine bleue. Je n'aime pas la lyre du lamantin, ce n'est qu'un apprenti, sa lyre n'est pas limpide, elle fait un bruit de lime. Lamantin, poil au crinrin, je n'aime pas ta chanson.

— Merci Omar, dit la baleine bleue. Tes antennes sont si fines que tu devrais, Omar, jouer à l'opéra.

Quant au lamantin, fou de rage, il déclara :

— Prince Omar, vous n'êtes qu'un âne. Ma musique est divine, plus douce que la plume, plus rouge que la lune. Vous n'êtes qu'un âne et je suis en colère. Aussi, vais-je faire pousser sur votre tête les appendices qui vous manquent.

Et le pauvre Omar de Homardie vit, dans un reflet de l'eau, qu'au lieu de ses belles antennes, sa tête était maintenant ornée d'une paire de longues oreilles d'âne, grises et duveteuses.

— Ah, taisez-vous dit Omar. Mon coiffeur, qu'on appelle mon coiffeur ! Vite.

## Les coquilles de Compostelle

— Monsieur le prince m'a fait mander ? Voulez-vous que je vous fasse la barbe ?

— Toi qui es mon coiffeur, dit Omar, regarde, regarde ce qu'ils m'ont fait. J'ai des oreilles d'âne. Tu vas me camoufler ça, tu m'entends ? Tu trouveras n'importe quel moyen, je m'en moque, mais tu vas me faire disparaître ces oreilles d'âne. C'est clair ?

— Non, grogna Omar, je ne connais pas mais c'est sans importance. Apporte-moi ces coquilles de Compostelle et qu'on ne me parle plus jamais de cette histoire d'oreilles d'âne. A propos, mon fidèle coiffeur, ne dis jamais que j'ai des oreilles d'âne. C'est un secret entre toi et moi.

— Et si quelqu'un le savait ? demanda prudemment le coiffeur.

— Ce serait couic si quelqu'un le savait, ce serait couic, espèce de lombric. Si tu parles, couic. Et couic et encore couic.

— Oh la barbe, quelle tuile ! Et moi qui n'ai jamais su garder un secret. A qui pourrais-je dire tout ce que je sais ? A quelqu'un qui n'a pas de langue et pas d'oreille et qui n'a ni tympan ni orteils. Qui ne marche pas et ne ment jamais. Cet être parfait, c'est la mer.

Le coiffeur sortit et nagea loin du palais de Omar de Homardie. Il s'installa dans un courant tiède et parla ainsi :

— Mer, ô mer, à toi qui ne m'entends pas, je peux le dire, j'ai un secret, ne l'écoute pas. Omar Langoustinet, prince de Homardie a des oreilles d'âne.

Hélas, hélas, on n'est jamais seul en mer et des oreilles toujours vous écoutent. A peine le coiffeur eut-il fermé la bouche que le chœur des coraux se mit à chanter à tue-tête :

— Omar Langoustinet, prince de Homardie, a des oreilles d'âne.

Depuis cette aventure, quand on colle son oreille à une coquille de Compostelle, on entend la voix d'Omar Langoustinet, prince de Homardie qui chante sans fin sa plainte homardière. Essayez donc, vous entendrez ceci :

Que l'on m'appelle Arthur pour ma condamnation,  
J'ai trop aimé l'or pur, je trouvais ça folichon,  
J'en voulais un wagon pour jouer l'Harpagon.  
Sourd à l'accordéon, un pauvre cabochon,  
Je suis à l'abandon, je suis un vrai dindon.  
Oreilles d'âne, ils ricanent, ils cancanent,  
Pauvre mélomane.

Et les chœurs reprennent, sur un air consolant :  
Ne pleure pas, Omar, ils te pardonneront,  
Tu es un peu bougon, tu es un peu cruchon,  
Ne pleure pas, Omar, tes oreilles sont belles  
Comme des coquilles de Compostelle.  
Tu es sensationnel, prince aux pinces d'or,  
Et tes oreilles sont belles  
Comme des coquilles de Compostelle.  
L'été, s'il fait trop chaud,  
Elles serviront d'ombrelles.  
Omar, ne pleure pas, tu es sensationnel !

---